

## Luc 3/15 : Prédication de Jean-Baptiste et baptême de Jésus Xavier Langlois 9 jan 2022 Temple de Reims

### Texte biblique : Luc 3/15-22

Le peuple attendait, plein d'espoir : chacun pensait que Jean était peut-être le Christ. Jean leur dit alors à tous : « Moi, je vous baptise dans l'eau ; mais celui qui vient est plus fort que moi : je ne suis pas digne de délier la lanière de ses sandales. Il vous baptisera dans l'Esprit Saint et dans le feu. Il tient en sa main la pelle à vanner pour séparer le grain de la paille. Il amassera le grain dans son grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint jamais. »

C'est en leur adressant beaucoup d'autres appels encore que Jean annonçait la bonne nouvelle au peuple. Cependant Jean fit des reproches à Hérode, qui régnait sur la Galilée, parce qu'il avait épousé Hérodiade, la femme de son frère, et parce qu'il avait commis beaucoup d'autres mauvaises actions. Alors Hérode commit une mauvaise action de plus : il fit mettre Jean en prison.

Alors que tout le peuple était baptisé, Jésus fut aussi baptisé ; et pendant qu'il priait, le ciel s'ouvrit. L'Esprit saint descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe. Et une voix se fit entendre des cieux : « Tu es mon fils bien-aimé ; en toi je trouve toute ma joie. »

**Prière** : Seigneur notre Dieu, en célébrant le baptême de ton Fils, nous nous rappelons que tu nous as fait renaître de l'eau et de l'Esprit Saint. Tu nous ouvres le ciel et tu appelles chacun par son nom. Comble-nous de ton amour de Père et fais germer en nous les semences de la vie.

### Prédication

Du baptême d'eau au baptême de l'Esprit, Jean nous conduit ce matin aux portes du compréhensible et il nous dépose à la frontière de ce qu'il va falloir recevoir dans la foi. Le baptême d'eau, nous connaissons, nous le pratiquons, pas tous de la même manière, pas tous avec exactement la même compréhension, mais tous avec le même désir d'une fidélité concrète au commandement. Le baptême d'eau, que soit celui que les juifs pratiquaient au tournant de l'ère chrétienne ou de l'église à la suite du commandement du Christ, est la mise en scène symbolique, une ritualisation, du chemin que tous veulent faire avec Dieu. Mais le baptême de l'Esprit nous dépose devant un mystère, car ce baptême nous ne le pratiquons pas, nous ne l'exerçons pas, nous ne pouvons pas le planifier. C'est lui qui nous baptise, c'est son Esprit que nous recevons. Du baptême d'eau au baptême de l'Esprit, nous passons de ce qui nous est possible, à ce qui nous dépasse et que nous ne pouvons que recevoir. Nous passons d'un faire à un « se laisser faire. »

Deux baptêmes qui s'appellent, qui se répondent, qui s'accomplissent. Une trajectoire qui nous conduit de l'eau à l'Esprit de Jean à Jésus, et qui porte en elle sa logique sa cohérence mais qui témoigne aussi d'une discontinuité. J'ai le sentiment qu'entre la pratique de Jean est celle de Jésus, il n'y a pas pure continuité, que l'un et l'autre ne vont pas dire, faire, montrer exactement la même chose. Pour emprunter une image au monde agricole, j'ai l'impression que Jean propose une théologie de l'émondage et Jésus une théologie de l'ensemencement, d'un côté : des ruptures, de l'autre de l'enfouissement.

Oui on pourrait parler du baptême de Jean comme du baptême des ruptures, tant il nous parle de ce qui ne peut durer et de ce qui perdure. Reprenant lui aussi une image agricole celle du grain et de la balle, l'enveloppe végétale qui naturellement le protège et qui en est séparée au cours du battage ou du vannage, Jean nous dit qu'il y a dans nos vies du déchet. Pardon pour le mot mais comment parler de cette part appelée à être brûlée, réduite en cendres, vouée à la fin totale, à la disparition et à l'impossibilité de se prolonger

? Il y a cette part morte, cette part qui empêche l'éclosion, la croissance, le fruit ou tout simplement la vie.

Il y a rupture car l'être en l'état ne peut se maintenir. Il est empêché par ce qui l'entrave. Le grain est là, dans sa pureté et avec toute la promesse de vie qu'il porte en lui, mais réduit à l'impuissance par ce quelque chose qui doit être brûlé. Il faut cette rupture pour que la vie puisse germer. L'image rejoindra peut-être avec trop de vérité les expériences de nos vies. Ces vies qui nous en ont appris sur tous ces grains de sables, ces corps étrangers qui nous viennent et nous « empêchent ». Qui, dans sa vie, n'a jamais fait l'expérience d'une tristesse, d'une peur, d'une faute, d'un remord, d'un échec ou je ne sais quoi, mais d'un quelque chose bien présent en nous et qui nous paralyse et nous maintient en échec. Sentiment à la fois de ne pas être cette faute ou cette tristesse, mais d'être envahie par elle, submergé par elle.

En parlant de cette paille qui doit être brûlée, Jean nous dit des choses importantes. D'abord parce qu'il singularise ce qui nous opprime, ce qui nous lie. Le grain n'est pas la balle et inversement. Jean honore l'être, il le distingue de ce qui l'abîme. Singulariser ce qui ronge l'humain, c'est distinguer l'humain véritable, poser ce qu'il a de précieux, d'unique et de permanent. Et ce faisant il nous invite aussi distinguer ce qui est permanent de ce qui ne l'est pas, distinguer la dignité de l'humain de ce qui l'abîme et en reconnaissant ce qui l'abîme, pouvoir le mettre à distance, le tenir en joug et ainsi lui refuser son pouvoir sur nous. Dire que ce qui emprisonne le grain doit être brûlé c'est objectiver ce qui nous lie, donc commencer à s'en dégager et affirmer qu'il doit perdre son pouvoir sur nous. C'est une promesse que Jean nous adresse : un baptême nous est promis par lequel nous connaissons une profonde délivrance et à travers laquelle nous nous reconnaissons comme des sujets apaisés.

Pourtant, en écoutant cette prédication qui me parle d'un grain qui perdure toujours à l'état pur, je n'arrive pas à me départir d'un doute. A trop travailler l'image, à trop la pousser, peut-être au-delà de son sens original, ne prenons-nous pas risque de nous tromper d'être humain. J'ai des doutes en imaginant un être ainsi compartimenté. Il y aurait entre le grain et la balle une frontière bien étanche qui les rendrait étrangers l'un à l'autre. Je serais en moi-même deux parts distinctes. C'est un peu le mal du siècle qui décortique l'homme en autant de parts qu'il y a de sciences. La génétique, le psychologique, l'historique, le social, la culture, comme autant d'aspects qui compartimentent l'être humain et qui m'interrogent sur l'unité de cet être. Où est l'unité de cet être humain, où se fait-elle, comment se dit-elle ? Mais dans cet être humain ainsi compartimenté, ce qui m'étonne aussi, est la préservation d'un être pur. Il y aurait donc un noyau dur qui perdurerait et qui serait indemne en lui-même. C'est une chose de parler de la permanence de la dignité humaine, c'en est une autre de parler de sa pureté. Un grain inaltéré perdurerait ? Il suffirait d'en ôter les scories pour le dégager. J'en doute.

Or la prédication de Jean n'est pas le terme de la prédication chrétienne. Elle n'en est qu'une étape. Jean annonce celui qui vient et qui est plus grand, plus fort que lui et affirme dans le quatrième évangile, que devant l'Agneau il doit lui-même diminuer, décroître pour le laisser grandir. Jean est appelé à s'effacer, pour laisser le Christ apparaître. La prédication de Jean n'est pas normative mais provisoire. Elle est nécessaire car elle traduit une espérance, l'apaisement de l'être, parce qu'elle annonce l'imminence de cet accomplissement. Mais cette prédication, n'opère pas de délivrance, elle annonce celle du Christ.

Jean nous annonçait la libération de l'être véritable toujours à fleur, non pas de peau, mais de douleur, que fait Jésus ? il vient dans une posture qui étonne. D'abord parce qu'au lieu de faire, il se laisse faire, au lieu de baptiser, il demande le baptême. Étonnement que rapporte Matthieu (3/13) « *c'est moi qui aie besoin d'être baptisé et tu me demandes de te baptiser* » ; et Jésus de lui répondre « *laisse faire il faut que nous accomplissions toute justice.* » Ce qui veut dire qu'en demandant le baptême Jésus accomplit la justice divine, il réalise la volonté du Père.

Alors oui, cette justice étonne, car en demandant le baptême, Jésus le Fils de Dieu s'inscrit dans une démarche de repentance, de retour vers le Père. Celui qui vient de Dieu épouse la nécessité de revenir à Dieu. Voilà qui a de quoi surprendre mais qui nous indique la façon dont Dieu fait maintenant alliance avec l'humain : en partageant sa route. De la crèche à la croix, en passant par le baptême, le fils de Dieu se fait humain, pleinement humain avec ses limites et ses nécessités. Le fils de Dieu partage le sort de l'humanité fait l'expérience de la fragilité de la vie, de la conversion nécessaire et de l'espérance en la résurrection. Naissance, vie, mort, Jésus partage les défis de nos existences d'humains et de croyants. Le croyant est celui qui espère en ce que Dieu seul peut faire ; et bien, en s'associant à lui, de la naissance à la résurrection Jésus parcourt le chemin de la foi, il le pratique pour nous, nous le révèle et nous le rend possible. Il est le chemin la vérité et la vie parce qu'il parcourt ce chemin de vérité et de vie et nous le rend accessible.

Mais la différence essentielle est que, si avec Jean nous étions dans une théologie de l'émondage, des multiples ruptures pour que l'être véritable toujours présent apparaisse, ici nous sommes devant une théologie de l'enfouissement. En demandant le baptême, Jésus s'immerge dans la totalité d'une vie humaine qui a besoin de renaître. L'immersion embrasse la totalité de l'existence. Il n'y a plus de grain et de balle, de noyau et de scorie. Il n'y a plus de distinction possible, l'existence est de nouveau indifférenciée, elle est tout entière, appelée à renaître de ses cendres. Et d'une certaine manière Jésus révèle l'unité et la cohérence de l'existence humaine en nous montrant que c'est l'être tout entier qui a besoin d'être plongé dans la grâce.

L'être tout entier à besoin d'être cueilli, recueilli, accueilli ... parce qu'il ne peut se suffire à lui-même, parce qu'il ne peut se réaliser lui-même. Ici il n'est plus question de grain de sable qui nous empêche, mais de la vie qui en elle-même est limitée. Dans *Oblomov*, un roman d'Yvan Gontcharov, on y découvre l'histoire d'une femme qui a eu des difficultés amoureuses et qui, se mariant enfin et ayant des enfants, se découvre submergé par des tristesses. Elle s'en ouvre à son mari, avec un sentiment de culpabilité puisqu'elle a tout pour être heureuse ; et cet époux lui répond : « *l'inquiétude déborde parfois les limites de la vie, elle ne trouve pas de réponse et alors la tristesse vous gagne, une tristesse qui est celle de l'âme interrogeant le mystère de la vie.* » L'être est conditionnée par ses limites. Heidegger disait que c'est la mort qui conditionne l'être. Je sais que je suis un être humain parce que je sais que je vais mourir. C'est même la seule chose dont je suis absolument certain. Mais cette chose si sûre est en même temps paradoxale, car la mort n'a aucun sens, personne n'est revenue de la mort pour nous l'expliquer pour nous en rendre compte. Mais le Christ ressuscité n'explique pas la mort, ne la rationalise pas. Il nous invite par la foi à viser ce qui est par-delà la mort, la résurrection et la vie éternelle par la foi en lui. En lui la mort est vaincue mais elle n'est pas justifiée.

La mort n'a donc aucun sens et en même temps elle m'oblige à donner un sens à la vie. C'est ce que disait Montaigne, philosopher c'est apprendre à mourir. Philosopher, c'est donner du sens à l'impermanence de l'existence. Questionnement si douloureux pour

Olga le personnage de Gontcharov. L'âme qui interroge le mystère de la vie lutte contre le désespoir et la tristesse. Or à cette tristesse ainsi diagnostiquée, son époux va développer sa réponse en constatant que : « *la plupart des gens s'agitent sans connaître le brouillard des doutes, l'angoisse des questions. Mais pour qui les rencontre à l'heure juste, ils ne sont pas des bourreaux, mais de précieux visiteurs.* » La réponse est sublime est c'est pourquoi je m'en sers en prédication, car elle oppose la trajectoire d'une question existentielle sans réponse, à la promesse d'une présence. Devant l'angoisse de l'impermanence de l'existence, l'auteur voit la trace d'un précieux visiteur.

Je cite ce roman car, à mon sens, la réponse de l'époux dit poétiquement ce qui se passe au baptême du Christ. Le Christ qui demande le baptême de repentance mais qui plonge surtout au cœur de l'existence humaine en plein désarroi. Paul dira plus tard que le baptême est le lieu où nous communions à la mort du Christ, cette mort victorieuse qui nous fait entrer dans un état de grâce, ici, le Christ plonge dans la mort qui ne fait pas encore sens, qui n'est pas dépassée par la résurrection. Jésus se fait précieux visiteurs dans le questionnement d'Olga, Jésus se fait présence au cœur de nos angoisses les plus profondes et surtout les plus universelles.

L'être n'a pas seulement besoin d'être amputé de ce qui l'empêche, quand bien même durant son ministère, le Christ a délivré, délié, libéré des hommes et des femmes pour les rendre à leur vrai visage. Il ne s'agit donc pas de négliger cette thérapie christique, mais plus essentiellement, l'être est profondément en lutte contre ce qui le limite, contre la mort qui le détermine et le paralyse. Vivre c'est affronter des angoisses primaires, tant la Bible, que la littérature, que les sciences humaines nous l'enseignent. L'angoisse est le grand ennemi de la vie, et Dieu sait que nous sommes dans un monde particulièrement anxiogène. L'évangile nous promet aujourd'hui que l'angoisse n'est pas une fin, mais le lieu le plus essentiel où il nous rencontre et nous aime. Amen.